

Lucien Rebatet

Internationale aryenne

Article publié dans le journal *Devenir*, numéro d'avril-mai 1944.

Celui qui écrit ces lignes est un des patriotes français que les Juifs et les démocrassouillards chrétiens traitèrent d'«hitlériens» à partir de 1935, après leur avoir longtemps décoché comme suprême injure l'épithète de «fascistes». Par notre hitlérisme, Juifs et démocrates entendaient que nous appartenions à une coalition d'idéologies et d'intérêts analogues à la leur, mettant en commun ses ressources, œuvrant de front. Antisémites, anticapitalistes, convaincus de la stérilité du duel franco-allemand, nous nous sentions certes infiniment plus prêts des militants en uniformes bruns ou noirs du national-socialisme allemand que de nos bourgeois, nos parlementaires, nos banquiers, nos officiers bouffant réglementairement du Fritz. Nous le disions, et de plus en plus fort, à mesure que grossissait la menace de la guerre judaïque contre cette révolution nationale-socialiste dont nous comprenions de mieux en mieux qu'elle était aussi notre révolution. Mais nous n'étions pas des hitlériens, comme le comprenaient les Juifs qui étaient, en somme, plus logiques que nous.

Pour ma part, si je sillonnais la nouvelle Allemagne souvent, avec une curiosité et une sympathie toujours plus aiguës, le seul Allemand avec qui j'ai eu des rapports un peu suivis avant 1939, était un jeune étudiant de Bonn, national-socialiste convaincu, mais qui vivait hors de toute activité politique et qui consacrait son séjour parisien aux paisibles joies de la philologie.

Nos vieux chefs de partis, débiles ou suspects, pour nous garder de toute tentation, nous répétaient : « Pas d'internationale blanche », le fanion blanc plus ou moins monarchiste et réactionnaire constituant pour eux la seule réplique concevable à l'étendard du bolchevisme. Certains d'entre eux, d'ailleurs, tel Charles Maurras, que j'ai beaucoup fréquenté, ne reconnaissaient pas volontiers l'énormité du danger bolcheviste, assurant que c'était pour la France (j'ai encore dans les oreilles ces paroles mémorables de Maurras qui eurent d'autres témoins) « un simple problème de police ». Ils ne voulaient pas voir sous son vrai jour le péril universel du marxisme judéo-asiatique parce que cela les dérangeait dans les petits calculs, les rancunes d'un chauvinisme archaïque.

Nous étions novices, sans aucun prestige ; les plus âgés d'entre nous n'avaient guère dépassé la trentaine ; nous hésitions à secouer délibérément certaines tutelles. Parce que nous étions d'abord antisémites, nous demeurions attachés aux très rares

groupements antijuifs qui eussent en France une vie politique. Hors, sauf quelques cellules isolées, tous ces groupements étaient en même temps germanophobes. La jeunesse nationale-socialiste française y sentait le fagot, mais elle n'était pas entièrement émancipée.

Nous n'étions donc pas "hitlériens", comme le faisait dire l'ennemi juif. Il m'arrivait de le regretter déjà dans mon fors intérieur vers 1938, et je l'ai regretté bien davantage depuis. « Internationale blanche » ? Décidément, cette couleur ne signifie rien. Mais Internationale des Blancs, de l'élite aryenne ? Oui, cela eût été grand et fécond.

Oui, je déplore que dans les années décisives, de 1935 à 1939, il n'y ait pas eu de contacts permanents, une unité d'action entre les patriotes antisémites français, les nationaux-socialistes allemands, cette magnifique jeunesse autrichienne d'avant l'Anschluss, luttant intrépidement contre les gredins acoquinés du jésuitisme et de la social-démocratie, les rexistes de mon ami le Commandant Léon Degrelle – que j'accompagnais en 1936 durant une de ses extraordinaires campagnes – Degrelle dont certaines idées m'étonnent toujours mais dont je suis heureux de saluer ici l'épique héroïsme, contacts, unité encore entre les militants racistes des pays nordiques, la courageuse poignée des fascistes de la très bourgeoise Suisse, les meilleurs des Chemises Noires italiennes, les Gardes de Fer roumaines, d'une foi si émouvante, les Phalangistes espagnols, et aussi les nationalistes d'Argentine, les innombrables antisémites des Etats-Unis, impitoyablement muselés, et ce Lindbergh, si beau type du pionnier aryan, qui fut si lucide, qui pourrait bien sortir un jour de son douloureux silence pour réinscrire son nom dans l'histoire de ce siècle.

Cette ligue, se tendant la main à travers les frontières, eût été la réponse logique, la seule vraiment efficace, à l'Internationale juive et démocratique avec son grouillement de financiers, de journalistes vendus, de diplomates hypocrites, de soutanes, de maçons qui, pour atteindre leurs buts, foulaient si allègrement aux pieds tous les scrupules, se conduisaient en véritables "heimatlos" qu'ils sont. Si nous avions tous travaillé au coude à coude, opposé à leurs vastes desseins des desseins d'une égale ampleur, qui sait si nous n'aurions pas fait échec à leur volonté de guerre, fait triompher notre paix révolutionnaire ? Pour nous, Français, en tout cas, il n'est pas douteux que notre isolement fut puéril, lamentable, en face d'un ennemi d'une ubiquité et d'une puissance monstrueuse, de ses torrents d'or, du gigantesque réseau de propagande et de corruption qu'il étendait sur l'univers.

Ce qui n'a pas été fait hier, peut-il l'être aujourd'hui ou demain ? Je suis convaincu, pour ma part, qu'il le faut. Je m'adresse aujourd'hui à des soldats portant à leur col le plus glorieux insigne de guerre que l'on ait connu depuis les aigles de la Vieille Garde napoléoniennes. Je ne suis plus qu'un civil. J'ai trop souvent vitupéré le ridicule des civils qui encouragent de la

plume les soldats pour vouloir y tomber moi-même. Il appartient aux SS de raconter eux-mêmes leurs peines et leurs exploits. Mais je suis de ceux qui pensent que le combat SS ne cessera pas après le dernier coup de canon.

Cette guerre aurait pu se terminer encore dans l'été 1940 par une paix de l'ancien type, une paix plus ou moins bourgeoise. Les ploutocraties, dans leur stupidité, la juiverie dans sa fureur n'ont pas voulu alors de la paix. En continuant, en étendant, en aggravant abominablement cette guerre, ploutocraties et juiverie ont prononcé leur condamnation.

Les combattants français de 1914 à 1918, après des efforts surhumains sur leurs champs de bataille victorieux, rentrèrent, hélas ! dans leurs pantoufles et devinrent la proie des plus bas politiciens. C'est que les quatre années de tuerie leur étaient demeurées en fin de compte, inintelligibles. Mais aujourd'hui, parmi les combattants européens, il y a l'armée allemande, qui toute entière connaît le sens de cette guerre, et au sein de l'armée allemande, les divisions germaniques et cosmopolites de la Waffen SS. Les hommes qui les composent ne peuvent pas avoir fait une telle guerre pour se laisser imposer une paix qui ne serait pas la leur.

Certains Allemands en 1940, dans l'euphorie de la victoire, purent penser qu'à une telle tâche leur pays suffirait. Il semble bien que ces idées soient aujourd'hui abandonnées. Pour la reconstruction de notre continent, toutes les forces révolutionnaires de l'Europe seront nécessaires. Je milite depuis quatre ans pour une unification des révolutionnaires de France à laquelle nous arrivons lentement. Mais dès aujourd'hui, c'est à l'unification des révolutionnaires d'Europe que nous devons songer. Nulle part je n'ai rencontré plus de compréhension sur ce point, plus d'ampleur de vues que chez les patriotes et les révolutionnaires fanatiques des SS, sachant honorer notre patriotisme français, mais persuadés comme nous qu'à l'esprit de patrie doivent s'unir l'esprit européen, l'esprit aryen, l'esprit révolutionnaire pour la réalisation d'une œuvre qui déborde si prodigieusement les limites de nos territoires nationaux.

Je suis un de ceux qui croient que rien ne contribuera plus à cette œuvre que l'esprit SS, alliant le courage guerrier le plus opiniâtre à la vision lucide et hardie de l'avenir. Comment ne verrait-on pas dans les bataillons européens de la Waffen SS – soldats politiques, comme on le disait si bien l'autre mois dans ce journal – l'élite de cette Internationale aryenne qui refera demain le monde sans Juifs, sans démocrates, sans trusts ?

Camarades SS de dix-huit nations, je vous adresse, le bras tendu, notre salut, le salut aryen.

Mort aux juifs ! Vive notre révolution !

